

POUR LE PLAISIR DE LIRE

(éloge de la lecture vagabonde)

Je n'ai jamais eu envie de parler de l'apprentissage de la lecture. Beaucoup d'enfants sont entrés dans ma classe sans savoir lire (ils avaient souvent entre dix et douze ans) et l'ont quittée en ayant acquis l'habitude de lire (j'ai pu vérifier pour certains qu'ils ne l'ont jamais perdue). Je dois en déduire qu'ils ont appris à lire mais je ne me suis jamais demandé si c'était par une méthode orthodoxement naturelle. Tout ce que je puis dire c'est que j'ai essayé de leur donner goût à la chose écrite en utilisant au maximum l'expression libre et l'échange, sans hésiter pourtant à récupérer tout ce qu'ils avaient pu rencontrer au cours de leur vie scolaire, déjà longue bien qu'inefficace, y compris — lorsqu'ils avaient mordu à la lecture — les tableaux de syllabes systématiques (je sais, c'est horrible, mais depuis le temps il y a prescription).

Ce que j'ai envie de dire sur la lecture ne concerne pas tellement l'apprentissage mais le goût de lire, même au-delà de l'enfance. On s'intéresse plus que jamais au plaisir de lire des enfants mais je me demande si l'on prend suffisamment garde à certaines conditions qui évitent à ce plaisir de redevenir un devoir et préservent une hygiène de la lecture. Je m'excuse par avance de parler de mon propre plaisir de lire : il est difficile de parler d'amour sans parler de ses amours. Je plaiderai du moins en faveur des lecteurs insoumis qui me ressemblent.

Eloge des rencontres de hasard avec des livres

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais la plupart des rencontres qui m'ont marqué par la lecture d'un livre, je les ai faites moi-même sans entremetteur. Bien sûr, on peut contester le hasard dans la mesure où la rencontre est élective ; sur des centaines de rencontres possibles c'est celle-là qui a été choisie. Pourtant il faut bien parler de hasard chaque fois qu'on découvre fortuitement ce dont on ignorait l'existence.

Pour faire comprendre l'importance de ces rencontres sans intermédiaire, il suffit de comparer l'émotion du pêcheur tirant de l'eau un poisson d'une espèce ou d'une dimension inconnue de lui et le geste machinal du consommateur retirant du congélateur une plaquette surgelée.

Je me demande si, avec les meilleures intentions pédagogiques du monde, les éducateurs n'empêchent pas certaines rencontres de passion, avec leur manie de jouer les marieuses entre les enfants et les livres, par angoisse que les premiers ne restent vierges de lecture ou ne fassent de «mauvaises fréquentations».

Bien entendu, pour laisser jouer le hasard, encore faut-il multiplier les contacts avec le maximum de livres de toutes conditions, de tous caractères et à apprendre aux jeunes à découvrir parmi la profusion celui qui leur était indispensable à ce moment de leur vie.

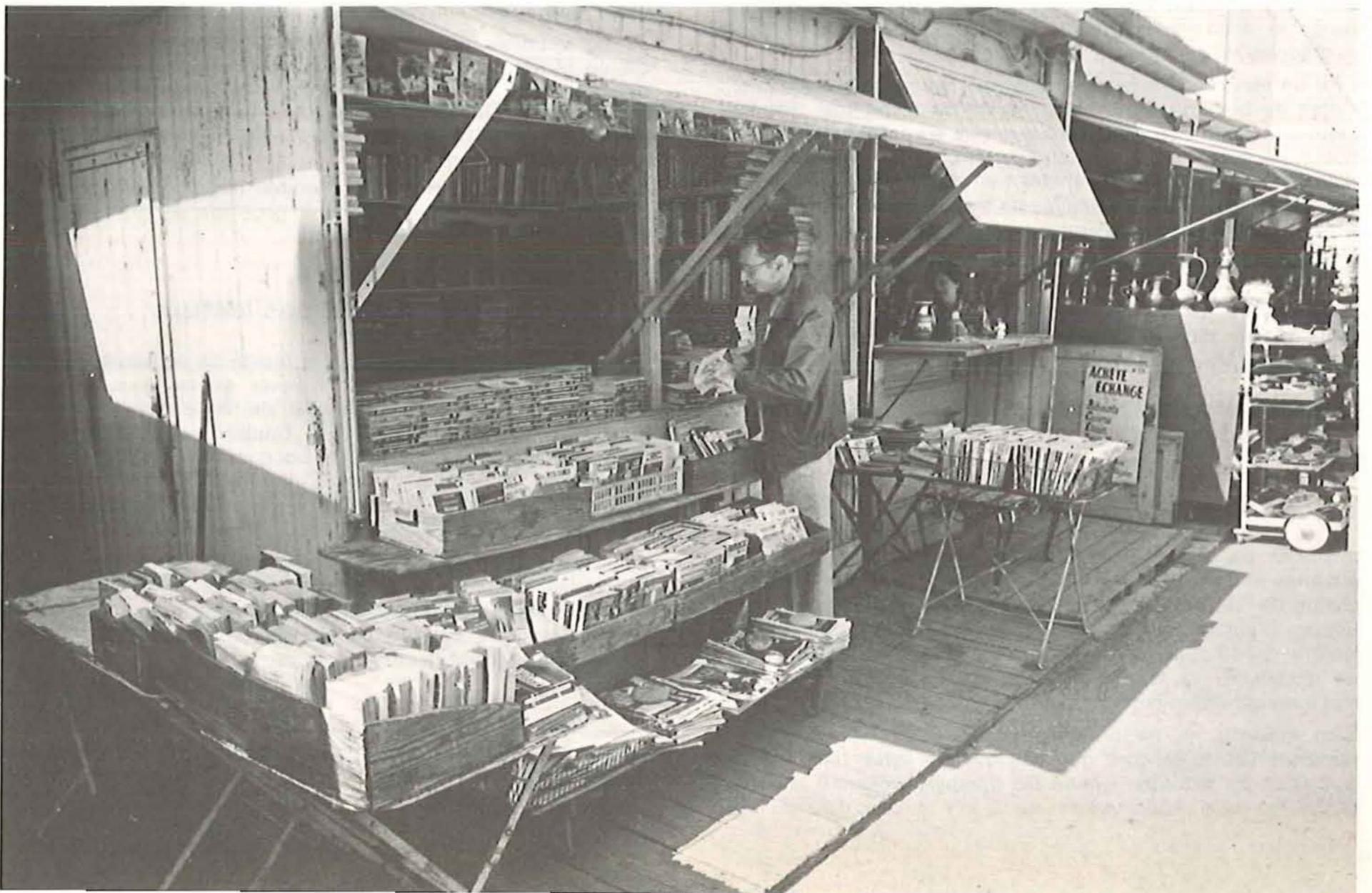
Les méfaits de «ce qu'il faut absolument avoir lu»

L'important dans les rencontres fortuites c'est qu'on ne réagit qu'à ses intérêts, ses passions de l'instant. On a pu passer des mois, voire des années, sans réagir à un livre et un jour — allez savoir pourquoi ! — on le découvre avec émerveillement.

Tout cela, bien sûr, est trop aléatoire pour constituer un programme en bonne et due forme et les règles de la culture établie veulent qu'il existe des listes de livres que «nul ne devrait se dispenser d'avoir lus».

Evidemment tout le monde triche ; les plus à plaindre sont ceux qui en ont lu un peu pour ne pas trop désobéir. Comme généralement cela ne correspond nullement aux intérêts de leur âge et qu'on leur dit en plus que ce sont là chefs-d'œuvre universels et éternels, ils associent définitivement cette lecture au pensum et n'y reviendront jamais.

Elève docile, j'ai toujours été un lecteur insoumis, ne pouvant lire autrement qu'en diagonale les livres qui ne me passionnaient pas. A l'âge du lycée, je ne m'intéressais qu'au théâtre. Faute de pouvoir y aller souvent, je me montais des spectacles en lisant Molière, Hugo, Musset, mais aussi une quantité de pièces de l'entre-deux guerres, publiées dans la *Petite illustration* : du pire au meilleur. A part un peu de poésie, j'étais allergique au reste, notamment aux romans, mais n'en ayant jamais été dégoûté, j'ai eu plaisir à les découvrir avec émer-



veillement tout au long de ma vie de lecteur (si je vis octogénaire, j'aurai réellement lu tous les auteurs au programme du bac).

Je dois ajouter qu'il n'y a pas que les programmes pour imposer des lectures. Il faut citer aussi tout ce qu'il est de bon ton d'avoir lu : les prix littéraires qu'on doit lire de confiance puisque des jurys ont dit que c'est bien, les best-sellers qui sont forcément bons puisque tout le monde les lit, les panthéons divers (même les anti-conformistes ont les leurs, mais oui ! n'est-ce pas, Boris Vian ?).

Mais, me dira-t-on, dans la forêt vierge des livres, on ne peut pas abandonner les enfants à eux-mêmes. Certes non, quand on les sent perdus, mais faut-il les empêcher de s'orienter par eux-mêmes ? En tout cas la pire des choses est de décerner des jugements que nul n'a le droit de discuter : tel livre est un chef-d'œuvre, tant pis si on le trouve assommant (en général parce qu'on a dû le lire trop tôt ou en tout cas à un moment où on ne pouvait y être sensible). L'assimilation entre chef-d'œuvre et ennui sera définitive : on respectera cette littérature, c'est-à-dire qu'on n'y touchera plus.

Je ne dis pas qu'il faut s'empêcher d'intervenir si des enfants s'enlisent trop longtemps dans certaines formes de littérature au kilomètre mais il faudra d'abord se demander s'il ne s'agit pas chez eux d'une réaction de refus par rapport aux autres choix qu'on leur propose. Je me méfie a priori de tous les adultes qui veulent à tout prix détourner les enfants de leur plaisir du moment. Ne peut-on leur laisser le temps d'en découvrir par eux-mêmes les limites et les valeurs ?

Quand je lisais des quantités de pièces de théâtre, il y avait le pire et le meilleur. Je m'intéressais à toutes mais j'ai maintenant fait le tour des ficelles du boulevard et on ne me fera plus prendre certains académiciens pour autre chose que des amuseurs.

Eloge de l'éclectisme

Aux débuts de l'école, la lecture devait avant tout être utilitaire et édifiante. La lecture de base était celle des manuels, l'autre étant une récompense réservée aux temps de loisirs et, en milieu populaire, on se méfiait des enfants qui lisaient autrement que pour s'instruire.

Les mentalités ont évolué mais, curieusement, on a l'impression qu'un clou doit forcément chasser l'autre et qu'aux yeux de certains, la bonne lecture doit être obligatoirement composée de romans ou de contes.

En pédagogie Freinet, ce sectarisme n'est pas de mise. Sommes-nous sûrs pourtant de ne pas privilégier selon notre tempérament : le documentaire contre la fiction, les textes d'enfants ou d'adolescents contre les textes d'adultes ?

Il fut un temps où l'éclectisme était mal vu sur le plan culturel : il était de bon ton de s'en tenir à un panthéon très restreint. Cette attitude est de plus en plus remise en cause : on parle de musiques avec un S en refusant les cloisonnements entre classique, jazz, folklore et variétés ; en matière d'arts plastiques, les arts dits « primitifs » ou « naïfs » ne sont plus hors-la-loi.

Il nous appartient de veiller au S de lectures en permettant l'éventail le plus large possible et en refusant les hiérarchies stupides : un mode d'emploi n'est sûrement pas de la littérature mais il est des moments dans la vie où un bon mode d'emploi est plus indispensable que les plus grands chefs-d'œuvre et j'approuve ceux qui, dans le jeu classique de l'île déserte (le seul livre que vous emporteriez), répondent : « un bon manuel de survie » : les autres livres, on peut au besoin se les réinventer avec un minimum d'imagination.

Eloge de la lecture en diagonale

Jusqu'ici j'ai pu donner l'impression d'enfoncer des portes ouvertes (mais qui n'étaient peut-être qu'entrebâillées, avec une chaîne de sécurité). Là je risque peut-être de soulever les critiques. D'autant plus que je ne parle pas des techniques de lecture rapide mais de la lecture folâtre qui feuillette, parcourt en diagonale, va d'un livre à un autre. Toutes choses très mal vues généralement à l'école.

Bien entendu, je ne prétends pas que ce type de lecture remplace l'autre (encore que pas mal de livres n'en méritent pas plus). En fait cette lecture qui grappille prépare à choisir ce qu'on lira plus attentivement et il n'y a pas d'autre façon

d'apprendre à grappiller que de le faire souvent, de découvrir comment sonder un bouquin.

Certains définiront peut-être des techniques souveraines. Personnellement je n'en connais pas de passe-partout. Quand je suis dans une bibliothèque, une librairie ou chez un bouquiniste, je commence par jeter un coup d'œil panoramique sur les titres. Certains me sont déjà connus, d'autres ne disent rien, quelques-uns m'arrêtent ou m'intriguent. Ce sont ceux-là que je feuillette. Parfois la lecture globale réserve des surprises, en y regardant de plus près on s'aperçoit qu'on avait mal lu (1).

Quant à la façon de sonder le contenu, elle est très variable selon les livres. Parfois un coup d'œil au sommaire est irremplaçable, parfois non, d'ailleurs il n'y en a pas toujours. Avec un peu d'habitude on arrive à sentir si un livre répondra à ce qu'on attend à ce moment précis. Et, bien sûr, comme cela se modifie avec le temps, il n'est pas inutile de reprendre certains livres et de les feuilletter à nouveau.

A mon avis, on ne saurait trop encourager les enfants à feuilletter un grand nombre de livres avant d'en choisir un mais aussi à ne pas croire que le premier contact est définitif. Dans l'idéal on devrait avoir en tête tous les livres auxquels on peut avoir accès pour pouvoir, selon ses intérêts, ses humeurs du moment, prendre celui qui y correspond le mieux.

Le plaisir de la relecture

Tout ce que j'ai dit plus haut pourrait inciter au papillonnage si on ne respectait aussi le plaisir de la relecture. Je crois que ce n'est pas un hasard si la plupart des enfants et des adolescents reviennent jusqu'à satiété vers ce qui leur plaît, quitte à l'abandonner ensuite et même à se demander comment ils ont pu un jour aimer ça. On s'en rend particulièrement compte avec la musique : vingt fois, cinquante fois, c'est le même disque qui passe et les adultes du voisinage en sont particulièrement agacés, quelle que soit l'œuvre en question (il est aussi crispant d'entendre cinquante fois une symphonie qu'un tube du disco). Et pourtant, je crois de plus en plus que c'est en atmosphère saturée que se stratifient les apprentissages, qu'une culture se construit, même avec des matériaux sans noblesse. J'observe que c'est en respectant ce droit à la saturation qu'on permet aux enfants de se constituer une culture passionnée n'ayant rien à voir avec le vernis académique.

Un gamin qui reprend pour la dixième fois le même *Astérix* alors qu'il a la possibilité de lire autre chose, ce n'est pas sans signification. Je ne dis pas que l'adulte doit s'interdire d'intervenir mais il est sûrement insuffisant de culpabiliser l'enfant.

Je ne voudrais pourtant pas laisser croire que la relecture est un plaisir d'enfant, un acte d'immaturité. Sans compter le plaisir rétro de retrouver ses lectures d'autrefois (pour autant qu'elles aient été un plaisir, non un pensum), l'adulte trouve aussi une joie profonde à reprendre certains livres, c'est souvent à cela qu'il reconnaît les œuvres qu'on n'épuise pas d'une première lecture. Il me semble frappant que beaucoup de grands lecteurs soient aussi et peut-être surtout de grands relecteurs.

Et tout n'est pas lecture

La liberté en lecture, c'est aussi la liberté de se passer du livre. J'ai envie pour terminer de m'élever contre tous ceux qui voudraient établir un totalitarisme de la lecture, tout aussi inquiétant que le totalitarisme de l'audiovisuel. L'important ne serait plus alors de faire, mais de lire comment on pourrait faire. A la limite l'important ne serait plus de se confectionner un bon petit plat mais de lire un ouvrage gastronomique, plus d'aimer mais de lire de la littérature érotique.

Si la lecture doit devenir un écran entre la vie et nous (même si cela fait plus culturel qu'un écran de télé), alors nous devons refuser cette aliénation supplémentaire dans un monde qui en compte tant. La passion de lire doit être d'abord la passion d'être libre, d'être libre aussi de ne pas lire.

M. BARRÉ

(1) Ceci me rappelle une anecdote sur Claudel. Un jour il s'arrête intrigué devant la vitrine d'un libraire, il a aperçu un titre : « Claudel, auteur comique ». Sur le point d'entrer, il hausse les épaules en s'apercevant que le titre réel est « Claudel, auteur cosmique ».